

CÉLINE ANAYA GAUTIER

CHASSE à COURRE

À LA CROISÉE DES MONDES

Flammarion

CHASSE
à COURRE

À LA CROISÉE DES MONDES

À toi « P'tit Louis »,

Parce qu'avant tout, c'est pour aller à ta rencontre et à la rencontre de mes racines françaises que j'ai décidé de faire ce sujet,

Parce que je t'ai aperçu au carrefour d'une forêt, dans le regard, les rides, les mains usées de certains veneurs et suiveurs,

Parce que je t'ai reconnu dans les us et coutumes de ses amants de la terre, du sauvage, des chiens et de la nature,

Parce qu'en me retrouvant dans la cour d'une ferme, en Sologne, dans les Landes, en Bretagne ou en Picardie, j'ai souri en te revoyant dormir sous ton tracteur, avec Lorette, ta chienne, ton amie. Postée là, devant la porte du hangar à foin, elle ne laissait jamais personne t'approcher pendant la sieste, pas même Mamie,

Parce que ce voyage au « pays de la chasse à courre et des veneurs » m'a plongée dans mes souvenirs d'enfant, dans votre ferme « Le Droit de passage », dans ces soirées de fin de chasse, lorsque tu jouais sur ton grand accordéon noir.

À toi, et à tous ceux qui aujourd'hui ont conscience de l'importance et de l'urgence qu'il y a, de se souvenir de qui nous sommes, de nos origines ; pour que où que nous allions, nous ne nous perdions jamais.

Je t'ai retrouvé, même si tu n'as jamais chassé à courre.

Céline

Conception graphique : Alice Leroy
Fabrication : Corinne Trovarelli
Photogravure : Les Artisans du Regard

© Flammarion, Paris, 2018
ISBN : 9782841102389
N° d'édition : L.01EBAN000549.N001
Dépôt légal septembre 2018

CÉLINE ANAYA GAUTIER

CHASSE
à COURRE

À LA CROISÉE DES MONDES

Flammarion

Préface
Christian Caujolle

À ses débuts, la photographie fut célébrée comme le moyen « le plus précis et le plus rapide de reproduire la réalité ». C'est ainsi et soutenue par la presse qui utilisa son « réalisme » pour la transformer en moyen d'attester de la véracité des faits et des situations, qu'elle devint un outil de manipulation de nos crédulités et participa tout autant à l'information qu'à la propagande, à l'élaboration des souvenirs qu'à la simple contemplation esthétique. Les photographes, qui laissèrent dire et faire, n'en pensaient pas moins et savaient que les images qu'ils délivraient dépendaient avant tout de leur volonté, de leur point de vue, de leur subjectivité. Après plus d'un siècle d'arrogante domination dans le champ visuel, cette technologie inventée en même temps que se développaient les réseaux ferrés a été battue en brèche par une nouvelle possibilité de figurer le monde, moins onéreuse, plus souple et, surtout, accessible à tous. Parce que le numérique a pris son essor en même temps que la téléphonie mobile, les outils de production d'images se sont multipliés de façon exponentielle, entraînant, jusqu'au vertige, la création d'un flux ininterrompu, sans cesse enrichi de nouveaux éléments visuels, tellement volumineux qu'il nous est devenu impossible de le lire.

C'est dans ce contexte de mutation fondamentale des conditions de la représentation du monde qu'il faut approcher la pratique – et les choix – de Céline Anaya Gautier. Format carré, cadrages nets, attention rigoureuse à la lumière qui modèle les situations sans aucun effet, choix précis de la distance, elle pratique la photographie avec un classicisme de bon aloi et avec une indéniable élégance. Elle a opté pour la traditionnelle technologie argentique non par nostalgie mais par une volonté de s'inscrire dans une tradition qui exige que l'on réfléchisse sérieusement à chacune des images que l'on enregistre,

à l'angle que l'on adopte et au sens qu'il produit, aux différentes possibilités qui s'offrent dès lors que l'on ne multiplie pas les prises en cascade, façon de convoquer le seul hasard qui permettrait que l'on trouve son bonheur dans le nombre.

Le choix de la couleur situe l'ensemble dans une lignée documentaire tout à fait contemporaine et le choix de la palette, subtile et clairement posée, évite toute stridence qui nous détournerait du propos et de ce qu'il est convenu de nommer « le sujet ».

Céline Anaya Gautier sait parfaitement que la photographie ne prouve ni ne démontre rien, qu'elle n'est en rien « objective » et elle l'utilise, au mieux, pour ce qu'elle est capable d'apporter. En l'occurrence, pour explorer un univers croisé tout à fait par hasard et qui a intrigué la curieuse qu'elle est. La photographie est ici considérée comme un outil pour tenter de comprendre les ressorts de la pratique de la chasse à courre – de plus en plus décriée – et interroger ce rituel collectif fondé sur une singulière relation à la nature et à la mort. La photographe, parce qu'elle ne cherche pas à prendre position mais à éclairer, pour elle tout d'abord, ce monde de chasseurs qui semblent sortis des tréfonds de l'histoire, ne construit pas des images symboliques, qui célébreraient ou vilipenderaient, mais s'en tient à deux modalités du mode documentaire. D'une part la chronique, au plus près du déroulement des faits, clairement balisés, avec leurs étapes, leurs obligations, dans des images saisies au vol qui s'organisent en courts récits chronologiques et qui, accompagnées de textes, ont une fonction informative. D'autre part une série de portraits posés, dans des lumières toujours très soignées, des portraits habiles qui montrent des chasseurs en tenue dans leur univers de travail habituel. Le décalage entre les deux, que la photographe n'accentue ni ne caricature jamais, permet de percevoir – contrairement aux idées reçues – la grande diversité de condition sociale et d'univers de ces hommes et femmes que réunit une passion pour une modalité singulière de la chasse. De la cohabitation de ces deux approches photographiques, toujours documentaires mais déclinées sous des formes différentes, naît une proposition d'utilisation de la photographie aujourd'hui qui lui évite, comme trop souvent dans des ouvrages consacrés à un thème, de se retrouver en simple situation d'illustration.

Parce qu'elle obéit rigoureusement à des dispositifs de prise de vue qui lui assignent une fonction dans l'élaboration d'un point de vue, la pratique de la photographie menée ici par Céline Anaya Gautier s'éloigne à la fois de toute nostalgie et des agitations ludiques de l'imagerie numérique, et s'offre calmement comme guide vers une meilleure connaissance de la chasse à courre.

Loin de toute démonstration, cet ensemble remarquablement complet de l'exploration d'un univers sert également à proposer une fonction, aujourd'hui, à la photographie. En cela, Céline Anaya Gautier retrouve une des grandes forces – et une vraie tradition – de l'image argentique : sa capacité à formuler des questions pertinentes sur le réel en utilisant les contradictions inhérentes au fait qu'elle le représente sans être capable d'en dire une quelconque vérité.

RITUELS

Les rituels font partie intégrante des traditions, et à tout moment de nouveaux rituels peuvent être adoptés, s'ajoutant ou se substituant aux anciens : culture et tradition au cœur latent sont vivantes et continuent à s'adapter au jour le jour à ceux qui les pratiquent. Qu'elle que soit leur ancienneté, c'est dans la répétition et la transmission des gestes, des mots, des règles, que les rituels puisent leurs fondements. Si on les retrouve au cœur d'une pratique comme la chasse à courre, chasse après chasse, ils sont également les marqueurs d'un chemin de vie. Et mon existence en a été et en est chaque jour encore jalonnée...



Je suis d'origine franco-péruvienne, et du côté français mes grands-parents sont agriculteurs. Mon grand-père chasse à tir, ma grand-mère cuisine le gibier. Réveil à 5 heures du matin, traire les vaches, sortir les vaches, faire naître les veaux, ramasser les œufs, donner à manger aux lapins, tuer le lapin, dépouiller le lapin, travailler la terre... Belote. C'est ainsi que je passe mes petites vacances jusqu'à l'âge de six ans. Le reste du temps, je vis aux Roses rouges.

À Villejuif, je joue dans le bac à sable, face à ma tour, la numéro 17 ; les jeunes et les dealers sont assis sur le chauffe-eau de l'immeuble, à côté des caves. Mes amis, Hicham, Fatima, Magalie, Virginie, Jérôme, Omar ou Évelyne jouent avec moi. C'est chez mes petits voisins, au rythme du ramadan, que je grandis.

Depuis ma naissance, nous partons dans les Andes et la jungle amazonienne deux mois par an ; Cuzco, la vallée sacrée, Qcosnipata, Paucartambo... Quand nous arrivons à Lima, c'est chez la *tia* Eva, sœur de ma grand-mère, que nous allons. Elle vit dans une vaste maison coloniale avec un immense jardin, des palmiers, des mosaïques bleu turquoise et blanc, des employées, un patio central orné d'une grande fontaine en pierre. Sans le savoir, je quitte ma cité pour jouer à la marelle dans une maison digne des plus beaux romans de Gabriel García Márquez. À Cuzco, mes grands-parents ont aussi une maison coloniale, avec une dizaine de chambres, un grand patio, des balcons en bois et le plus génial, c'est que nous vivons tous là, ensemble, en famille. Ma grand-mère, d'origine italo-basque espagnole, mène la maison d'une main de fer mais avec amour. C'est une famille matriarcale. Mon grand-père est originaire des Andes, il a des milliers d'hectares en Amazonie. À la tête d'une scierie, il voyage ; quand il est là, il préside l'immense table du repas. Ils ont dix enfants, trente-quatre petits-enfants et aujourd'hui vingt-quatre arrière-petits-enfants. Aux repas nous sommes au minimum une trentaine et mamie Bertha, avec ses cuisinières, prévoit toujours pour au moins cinq personnes de plus ; on ne prévient jamais de son arrivée, on arrive. Ma grand-mère donne le gîte et le couvert aux *mochileros* : elle est connue au-delà des frontières depuis les années 1980, quand les baroudeurs ressemblaient plus à des repris de justice qu'à des panneaux publicitaires pour Décathlon. Je grandis en les regardant du coin de l'œil, en bout de table avec tous les autres enfants, je suis époustoufflée, émerveillée, bluffée, interloquée, curieuse, rêveuse, mais aussi peureuse...

« Tu m'emmènes sur ton vélo ? »... Déjà enfant, j'ai le goût de la découverte de l'ailleurs. Ils et Elles traversent le monde à vélo, à pied, à cheval, en stop, Ils sont tatoués, ont de grandes barbes, Elles ont des ongles noirs ; leurs mains usées, leurs yeux racontent le monde, les rencontres, le savoir, leurs sourires sont dorés. L'espagnol se mélange au quechua, le quechua à l'anglais, l'anglais à l'allemand, l'allemand au français.

Les week-ends nous partons à Quispicanchis, dans la vallée sacrée, dans la maison de mes arrière-grands-parents, une très vieille maison en adobe, sans électricité ni eau courante ; nous avons des lanternes au fioul, je joue avec les Indiens. Avec mon frère Mario et mes cousins nous aidons les Indiennes à déterrer les pommes de terre dans les champs – un de mes plus forts souvenirs ; mon terrain de jeu, c'est la cordillère des Andes. Seule obligation, il faut rentrer pour déjeuner, quand le soleil est bien haut. Ma grand-mère et mes tantes égorgent le cochon, ébouillantent le cochon, enlèvent les poils du cochon, vident ses boyaux, préparent du boudin ; à midi on mange du *cuy* (prononcer « couilles » !), ce sont les cochons d'Inde andins.

Ma famille est profondément croyante, chacun pratique à sa manière, mais la vie est tout de même rythmée par la messe, les « *Padre nuestro que estas en los cielos...* », les « *Santa Maria, llena eres de gracia...* », les fêtes religieuses catholiques teintées des couleurs de l'animisme andin et par les offrandes à la Pachamama, à la Mamacha Carmen, les chamans, les guérisseurs et les Apus (les divinités de la montagne pour les peuples andins). Tous sont baptisés et confirmés ; pour moi, c'est différent, ils essaient par trois fois de me faire baptiser, mais rien à faire, à chaque fois, il se passe quelque chose. Ils jettent l'éponge, je suis apparemment vouée à autre chose.

À l'âge de six ans, avec mon grand frère et mon père, nous quittons la France, la ferme de mes grands-parents et notre tour numéro 17 ; je pars grandir au Pérou. Je partage désormais ma vie entre le lycée français, la haute société de Lima, les ambassades et les Andes, la jungle et les bidonvilles où travaillent les artisans de mon père. Pour couronner cet incroyable début d'histoire, notre arrivée au Pérou coïncide avec le début d'une guerre armée contre le Sentier lumineux et le Mouvement révolutionnaire Tupac Amaru. Beaucoup de contrastes pour mes six petites années sur terre. Cinq mondes complètement distincts, voire opposés. Richesse et déchirement perpétuel.

Quand je cherche dans ma mémoire mes premiers souvenirs de rituels, je sens le *palo santo*, je vois mon cousin de trois ans se faire tresser les cheveux dans le patio de la maison familiale à Cuzco pour qu'on les lui coupe en échange de quelques pièces ou billets le jour

de son baptême, j'entrevois les Indiens offrir leur première gorgée de bière ou la première bouchée de nourriture à la terre, je me souviens des vieux Indiens mâchant la feuille de coca tout en pleurant à genoux et chantant leur ferveur en quechua à la Mamacha Carmen, patronne des esclaves, j'entends le frottement des feuilles de coca sur une tapisserie avant qu'une chamane lise l'avenir, j'aperçois les *capac collas* (les danseurs de la fête religieuse de la Mamacha Carmen à Paucartambo) se donner des coups de fouet dans les jambes, les *saqlas* (les diables) accroupis sur les toits et les balcons à Paucartambo, se cachant quand la *virgen del carmen* passe dans les rues. Il y a aussi les bains de plantes pour guérir... Je continue à chercher au plus profond de ma mémoire. Je ne trouve pas de souvenir fort en France, ou si, peut-être deux : mon frère Édouard qui devient Petit chanteur à la croix de bois et qui chante dans de magnifiques églises vides, mon cœur est conquis, je frissonne ; les parents de Fatima et d'Ali qui m'invitent chez eux le dernier jour du ramadan. Sinon, rien. Le vide, tout est parfaitement moderne, exempt de rituels, de traditions religieuses. En tout cas, autour de moi.

Est-ce parce que j'ai vécu dans un pays aussi coloré que le Pérou où la ferveur, les rituels, les traditions, le respect des anciens et des racines font partie intégrante de la construction du peuple, de son histoire et de ce qu'il est profondément, que je blêmis de voir ce qui se passe en France ? Les églises se vident et deviennent des musées, notre histoire est confinée dans des livres scolaires, brandie dans une vitrine pour touristes avides, nos traditions sont vilipendées, le sacré est enfermé dans le privé, la spiritualité cherchée au loin, très loin, sur d'autres continents, trop loin de ce que notre terre, à l'intérieur de nos propres frontières et chez nos ancêtres, avaient à nous léguer. Aujourd'hui, la tendance est à la sagesse asiatique, la connaissance chamanique des plantes, la maîtrise des émotions... Méditation, pleine conscience, yoga, ayurveda, dérive... La spiritualité et les traditions des autres seraient-elles plus intéressantes que les nôtres ? Plus profondes ? Plus justes ? Plus exotiques ? Nul n'est prophète en ses terres.

Attention, je ne vaud pas mieux que les autres, ceux que je critique. Je suis moi aussi remplie d'a priori, je trouve que la France est un pays fade, sans couleur,

sans odeur, sans saveur, qui a perdu le sens de ses traditions, qui confond fierté et patriotisme avec extrémisme et communautarisme. La France cache ses vieux dans des mouiroirs au lieu d'apprendre de leurs expériences et de leur sagesse ; elle oppose modernité à tradition, liberté d'expression à respect des valeurs d'autrui. Alors je suis choquée et désorientée dans ce monde qui donne l'impression que l'individu prime sur la communauté, et la masse pensante sur l'opinion individuelle. Si tu n'es pas Charlie, tu es contre la France. Si tu n'es pas végétarien, tu es un meurtrier. Si tu n'es pas écolo, tu es un inconscient pilleur de la terre. Si tu es croyant, tu vis dans un autre monde, coupé de la réalité ; on te prend pour un fou, un extrémiste. J'ai l'impression qu'une seule chose nous unit : la recherche de la perfection sociale, du jeunisme et de la réussite économique. Il vaut mieux avoir que de chercher à juste être...

Je suis fière de mes origines péruviennes, vous l'aurez bien compris... mes origines françaises dormaient au plus profond de moi-même... jusqu'à ce jour où j'ai découvert la chasse à courre et qu'une idée me traversa l'esprit : la France n'est pas Paris. Il y a une vie au-delà du périphérique parisien, des gens, des us et coutumes que je ne connais pas. Peut-être serez-vous choqués de mes propos, mais c'est mon ignorance, ma bêtise et mon insolente assurance que j'éprouve et que je partage avec vous. Ma mise au point devient floue. Je me sens alors vraiment très bête, ignorante et paresseuse. Je suis un troupeau de moutons à moi toute seule. Moi, l'aventurière, la guerrière, l'assoiffée de tout, je ne me suis finalement aventurée que dans ma zone de confort, ce que j'aime, ce que je connais, ce que je maîtrise. Aussi exotique que cela puisse paraître, cela reste un petit bac à sable. Trente-sept ans que je suis obnubilée par le Pérou et l'Amérique du Sud, que je n'ai d'yeux que pour l'ailleurs, l'autre moitié de moi-même, et que je connais Paris... Oui mais pas la France, pas ses rituels, pas ses traditions, pas ses coutumes. Si riches pourtant... Je me déçois moi-même.

Le jour où j'ai découvert la chasse à courre, je suis surexcitée, j'en oublie ma phobie des chiens, que c'est une chasse, mes accointances avec le végétarisme et je suis très loin d'anticiper toutes les émotions, contradictions, pensées et remises en question que vont susciter cette rencontre. Les cors de chasse retentissent, j'ai la

chair de poule, la meute aboie, j'ai peur et j'ai la chair de poule, le prêtre bénit les chiens, l'émotion monte à mes yeux et j'ai la chair de poule, la chasse part, j'ai soif de suivre et j'ai la chair de poule. Il y a des vieux, des moins vieux, des femmes, des hommes, des ados, des apparemment riches, des apparemment moins riches, des apparemment pauvres, des urbains, des ruraux, des patrons, des employés ; il y a de tout et tous ensemble gravitent autour d'une même réalité. Pour la première fois de ma vie, j'ai la chance de pouvoir être la totalité de moi-même. Cinq mondes réunis en un seul lieu, autour d'une même pratique. Pour la première fois de ma vie je suis émue et touchée, ici en France, comme je le suis dans les Andes... Me serais-je fourvoyée ?

Je suis envahie alors par mille et une questions. Mon prisme veut s'agrandir, je veux découvrir, j'ai soif de la France. Oui, cela commencera par la chasse à courre, alors je m'intéresse, je suis curieuse de ces gens que je ne connais pas. Et je me fais tout de suite taper sur les doigts, je suis rappelée à l'ordre : « La chasse à courre, NON Céline ! C'est mal ! » Je ne comprends pas. Je doute, recule, regarde, j'écoute ceux qui veulent que je sois celle que j'ai toujours été : la photographe des causes politiquement correctes. Mais finalement j'ose. Personne ne va me dire ce que je dois penser ; si je dois les détester, ce sera parce que je les ai rencontrés et que je l'ai décidé.

Si le Pérou fait rêver, la France, elle, éblouit les Péruviens ; le reste du monde aussi. L'étranger avide d'inconnu et de nouveauté, est, me semble-t-il, bien plus conscient des richesses matérielles et immatérielles de notre pays. Notre histoire, notre patrimoine, notre révolution, notre siècle des Lumières, notre littérature, nos campagnes, notre gastronomie... et notre mode de chasse aussi... Ces trois dernières années, j'ai pris le temps de montrer durant mes différents voyages à travers le monde quelques photos et d'expliquer la chasse à courre. Je voulais avoir un regard extérieur, sans a priori ; ce regard que nous portons quand nous-mêmes sommes des étrangers et assistons aux coutumes et rituels des pays que nous visitons. Tous étaient conquis, émerveillés, ou du moins intéressés, par la découverte de cette chasse traditionnelle, mais également moderne et contemporaine. Alors je m'interroge : avons-nous conscience de la richesse de notre patrimoine immatériel et de nos traditions ? Le geste ne doit-il pas être transmis par les anciens pour que les générations futures n'oublient pas ce savoir-faire à la française ? Les rituels ne doivent-ils pas marquer chaque étape de notre vie pour nous accompagner dans nos passages vers le meilleur ou le pire de nous-mêmes ? Tout est expérience : baptême, brevet des collègues,

confirmation, permis de conduire, mariage, baccalauréat... Que le rituel soit social ou spirituel, personne ne pourra vous dire qu'il ne s'en souvient pas.

Par ailleurs je m'interroge de nouveau. Pourquoi juge-t-on, critique-t-on les rituels de notre pays, la France, alors qu'ils font partie intégrante de notre histoire et de notre identité profonde ? On reproche entre autres aux veneurs leurs tenues passées venues d'un autre temps : la redingote, l'épingle, les gants, les bottes, les *boutons*, les cravates, la bombe... Blâme-t-on un moine bouddhiste de porter un *kesa* ? Reproche-t-on aux Matsigenka d'Amazonie de se peindre le visage d'urucu pour aller chasser ? Avons-nous un avis sur la tenue des Masai mara durant leurs rites initiatiques ? Portons-nous un jugement sur les *body paintings* des Aborigènes lors de leurs fêtes religieuses ? Critiquons-nous les peintures corporelles qu'utilisent les Himbas, peuple vivant près de Nairobi, au moment de partir à la chasse ? Non, au contraire.

Quand nous sommes lassés d'une société occidentale qui se vide de ses traditions, de ses racines, de son essence, lassés d'une société où l'homme ne jure que par la productivité, le rendement économique, le bénéfice, lassés de cette société où la valeur de l'humain se mesure à ce qu'il produit, ce qu'il a acquis ou encore à ce qu'il est capable de consommer et non pas à qui il est intrinsèquement... la première chose que nous faisons, si nous en avons les moyens, c'est fuir ! Nous prenons un avion, un bateau, une voiture, un train, nos pieds et nous partons. Nous partons loin, très loin, trop loin, dans ces pays remplis de temples habités par la foi et le spirituel, remplis de traditions colorées et hétérogènes, remplis de chaos, d'odeurs, de piments, de saveurs, ces lieux qui ne sont pas ici et qui parlent à notre être profond, et ce, que nous soyons croyants ou pas. Le chemin de Compostelle explose de gens du monde entier, des pèlerins pour la plupart non croyants mais avides de se retrouver, de se reconnecter à eux-mêmes et à la terre. Nous dépouillons notre société de ses coutumes, de ses traditions et de ses différentes couleurs et nous voyageons au-delà de nos frontières pour nous remplir de ce que nous rejetons ici, chez nous.

Alors je m'interroge. Est-ce que notre point de vue est juste ? Flou. Il me semble que le prisme que nous utilisons est peu joyeux, il plane au-dessus de nos têtes comme il l'a toujours fait à travers les siècles. N'y a-t-il pas, ancré en nous, un instinct inconscient de supériorité face aux autres peuples, aux peuples du Sud ? Contrairement à eux, nous ne croyons plus, nous sommes remplis de certitudes, nous savons. Il est certain qu'en

tant que société, il nous a fallu nous affranchir du poids de certaines traditions et de certains dogmes pour ne plus être sous l'emprise des classes sociales ou religieuses. Mais à trop vouloir nous libérer n'avons-nous pas franchi les frontières de l'autre extrême, celui de l'absence de tout sens dans les actes que nous posons dans nos vies ? Ne sommes-nous pas maintenant prisonniers de l'autre extrême ? N'avons-nous pas une image erronée des pays en voie de développement ? Des peuples encore un peu sauvages, qui ont la foi, qui croient, qui restent, selon nous, prisonniers de leur extrême, celui des traditions et rituels passés.

Ne serait-il pas temps de nous positionner dans l'équilibre entre les extrêmes ? Doit-on forcément opposer tradition et modernité ? N'est-ce pas la tradition qui doit alimenter et faire germer la modernité ?

Il est clair que je ne comprends pas. Je ne comprends plus. Tant de questions... Qui dit quoi ? Qui a raison et qui a tort ? Qu'est-ce qui importe ? La modernité ou la tradition ? Qui sont les plus heureux ? Ceux prônant l'argent, la modernité et les biens qui nous remplissent ? Ou ceux défendant la famille, l'union, le lien et nos traditions ? Dois-je être un être productif pour ma société ? Dois-je exister juste parce que j'ai le droit d'exister ? Que dois-je penser ? Quelles sont les bonnes questions ? Qui a un début de réponse ?

Peut-être n'est-ce aucun de nous. Je ne détiens ni ne délivrerai aucune vérité. Ma vérité n'est que mienne. Mon prisme, je vous l'offre, quoi que vous en pensiez.

Alors une dernière fois, je m'interroge... Avons-nous perdu la raison du cœur ? La boussole de notre être intérieur qui nous assure, à l'image du flocon de neige que, les uns près des autres, vu de loin et en hauteur, nous formons une masse uniforme sur le haut d'une montagne. Au microscope, tels des atomes, nous sommes tous, et chacun d'entre nous, uniques.

Avons-nous oublié que les premiers peuples sont partis à pied d'Afrique ou d'ailleurs en quête des autres ? Sommes-nous si aveugles pour ne pas voir que tout est juste et juste à sa place ? C'est grâce à ces infinies combinaisons de traditions et de parcours différents que l'histoire de notre humanité, à travers celle de chaque peuple, se construit pour encore une fois sonder l'infinie immensité et la complexité de la richesse de l'humanité.







**Rapport de Florence de la Geneste,
maître d'équipage de l'Équipage de Rivecourt**

Forêt de Laigue

Dimanche 31 janvier 2016

Rendez-vous au carrefour des Princes à 10 h 30

Bruine le matin puis temps gris et relativement doux

40 chiens dont 5 jeunes : Jacquart, Jazzman, Jorlocks, Joyeuse, Janvrie

35 cavaliers

« S'il vous plaît, merci d'approcher pour écouter le rapport.

Bonjour à tous,

Je suis heureuse d'accueillir Frédéric et Aude Piot, *boutons* du Rallye de la Brie et Céline Anaya Gautier, qui réalise un livre de photos sur la vénerie.

Vous savez que ce dimanche est un jour particulier où l'ONF nous donne un droit de chasse exceptionnel. Il est primordial que vous soyez attentifs aux promeneurs et aux joggeurs. Les voitures doivent rouler à très faible allure sur les chemins et veiller à ne pas gêner les autres usagers de la forêt. Si nous devons approcher du village de Saint-Crépin, je vous rappelle que la rue Chaude est en sens interdit et que vous ne pouvez l'emprunter dans les deux sens.

Je vous recommande également la plus grande politesse vis-à-vis des promeneurs. Je sais que nous sommes appréciés localement car nous sommes courtois et aimables. Veillons à conserver cette bonne image.

Parce que c'est dimanche, il y a aujourd'hui des *suiveurs* d'autres équipages. Je vous souhaite la bienvenue, mais vous demande de suivre mes recommandations et de veiller à respecter nos règles.

Quelques consignes particulières concernant la sécurité : je vous recommande d'être très vigilants sur les routes afin de protéger les chiens, de vous garer, de préférence, dans les carrefours et du même côté de la route. Surtout, faites passer l'information auprès des *suiveurs* qui arrivent pendant la chasse. Les voitures ne sont pas autorisées dans le *débuché* de la plaine des Afins, pour ne pas gêner le passage du cerf. Vous savez que sinon nous risquons d'aller au village.

J'insiste à nouveau pour que vous portiez vos gilets de sécurité sur les grands axes et que vous posiez votre gyrophare sur la voiture.

Alain et Marcel souhaitent que je vous informe du prochain dîner des *suiveurs* qui aura lieu le 26 mars à la salle des fêtes de Bailly. Je vous remercie de vous inscrire auprès d'eux.

Mercredi nous serons en forêt d'Ourscamp. S'il n'y a pas d'animaux je modifierai le *rendez-vous* sur le répondeur vers 10 heures, mercredi matin.

Nous irons aujourd'hui à la *brisée* de Charles et Relancer, qui nous donnent une *harde* dans la coupe du carrefour de Montmacq. Merci à Jacky, Quentin, Francis et Pierre d'avoir fait le bois autour des Princes, de la Tête-à-la-Vache, des Fosses et de la Malmère.

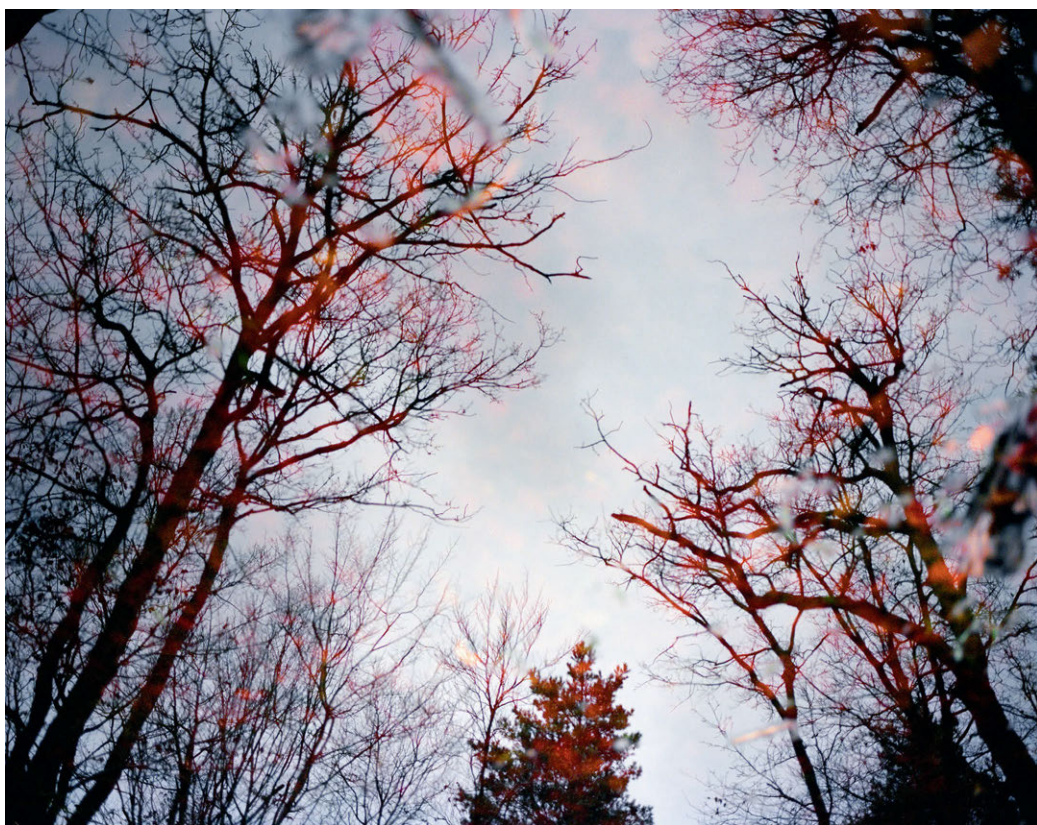
Bonne journée à tous. »





NATURE

Il m'aura fallu attendre l'âge de trente-sept ans, la découverte du monde de la vénerie et la rencontre des gens de la terre pour réaliser que je ne savais rien sur la nature, hormis de belles histoires que je me racontais. Comment parler d'elle sans honte lorsqu'on découvre après trois ans et demi d'immersion dans un nouveau monde que tout ce que l'on ressent provient d'une vie de citadine forcément intellectualisée ?



Dans ma vie pourtant, j'ai été maintes fois en contact avec la nature. J'ai notamment marché plus de cinq mille kilomètres sur le chemin de Compostelle, parcouru l'Amérique du Sud d'est en ouest et du nord au sud : plusieurs fois une partie des Andes, sur le chemin des Incas, ainsi qu'une partie du Chocó en Colombie ; je me suis aussi enfoncée dans la jungle amazonienne avec ma famille, mais aussi seule, pour y rencontrer des chamans. J'ai randonnée au Tibet et en Chine, sillonné une partie du pays dogon à pied, vécu un mois dans la brousse africaine, puis six mois dans les champs de canne à sucre en République dominicaine ; enfin, avec ce sujet, j'ai pénétré dans quelques-unes de nos magnifiques forêts françaises, au cœur de différentes régions...

Mais me suis-je avant cela vraiment intéressée à ce qu'était la Nature ? Ou me suis-je juste contentée de la contempler en restant spectatrice d'une magnifique toile de maître animée ? Cela fait-il de moi quelqu'un d'assez légitime pour parler d'Elle ? J'en doute fortement.

Je prends conscience aujourd'hui, en tant que bonne citadine, que j'ai toujours appréhendé la nature comme un lieu riche, beau et merveilleux où j'allais me ressourcer ; un lieu où je prenais ce dont j'avais besoin avant de revenir à ma jungle urbaine. Notre relation fut unilatérale et se résume à : « Je te regarde, je m'émerveille et je t'utilise » ; avant de partir, je te laisse mon stress et je me débarrasse de ma mauvaise énergie. J'ai donc longuement hésité à écrire ce chapitre, tellement j'avais l'impression de ne rien savoir, de ne rien maîtriser. Je ne ferai donc pas de grandes révélations sur ce qu'est ou non la nature. Le sujet est tellement vaste qu'aujourd'hui, je n'en ai toujours pas la moindre idée. Je ne sais même pas si ce texte sera finalement cohérent ou même lisible. Ce qui est sûr c'est qu'il vous parlera de mon ressenti et de ce que j'ai appris au travers de l'expérience que je viens de vivre lors de ce voyage au pays de mes questionnements.

La première fois que j'assistai à une chasse à courre du début à la fin, je me retrouvai à 6h50 au carrefour d'Apremont, en forêt de Fontainebleau, avec une dizaine d'hommes âgés de vingt-cinq à soixante-dix ans : Noël, Cédric, Bouki, James, Jacky, Marcel, Jeannot, Jean-Luc, Balivot, Hourvari et son chien Dévorjack... Bien élevée et avec une grande envie de me faire accepter, j'étais arrivée avec de bons croissants bien chauds. Je fus tout de suite bien accueillie dans la joie et la bonne humeur, mais aussi bien charriée ! Avec lequel d'entre eux « irai-je *faire le bois* » ? « *Faire le bois* » ? Mais de quoi me parlaient-ils ?... Très drôles, les mecs... Je suis photographe ! Je me suis tout de suite dit en souriant : « Se rappeler que l'on ne vient pas *faire le bois* en petit jean, baskets, etc. ! »

Une fois les salutations et blagues faites, l'assemblée d'initiés réunie au complet à l'aube, tout ça à un carrefour paumé en plein cœur d'une forêt domaniale, l'ambiance changea d'un coup net. Les hommes présents

formèrent un cercle ; c'est Noël, lieutenant chez les pompiers à Thomery et à Fontainebleau, et responsable de la sécurité pendant la chasse, qui avait le bâton de parole. Il interrogeait chacun des présents et leur donnait des indications. Immédiatement, je m'aperçus qu'il parlait de la nature avec une connaissance aiguisée, un respect profond et, surtout, des termes non identifiés... J'entendis pour la première fois les mots « brisées », « vol-ce-l'est », « à la coupe du carrefour ». Je plissais les yeux et le front, j'essayais de suivre : « prendre sa quête..., effacer les traces..., l'animal rentrait... » J'étais vraiment perdue : « faire le pied..., avoir connaissance d'animaux par corps..., le limier porte aux branches..., j'en fais un petit cerf..., un brocard particulièrement bien coiffé... » Définitivement perdue.

À cet instant précis, j'eus l'impression de pénétrer dans un monde doté d'une nouvelle langue, de nouveaux codes. Un monde dont je ne connaissais pas le dictionnaire et dont je n'avais même pas imaginé l'existence, ou si, peut-être dans des films de cow-boys. Vous savez, ce moment où les méchants guettent l'approche du train qu'ils veulent dévaliser et mettent genou et oreille à terre, dans le silence complet du désert. Eh bien c'était exactement pareil ici : quand les veneurs commençaient à parler de la terre et des animaux, c'est qu'ils s'étaient tus, ils avaient écouté, entendu et observé cette nature. Tout à coup, ils ne rigolaient plus, ils étaient sérieux, concernés, passionnés, voire véhéments quand un ou plusieurs d'entre eux étaient en désaccord avec un autre veneur ou un gars du bois. Autant vous dire que j'arrivais de loin et que je pris mon incompetence en pleine figure. Je venais de découvrir que j'étais une analphabète de la nature et de la terre.

C'était officiel, ma nouvelle aventure pouvait commencer !

Oui je l'avoue, j'ai tout de suite été émerveillée par ce savoir dont j'ignorais jusqu'à l'existence. J'avais devant moi des femmes et des hommes dont les différences socio-professionnelles étaient gommées. Ici, au cœur de la forêt, tous étaient unis par une connaissance unique, intrinsèque et inéluctablement liée à l'existence même de l'humanité ; une connaissance acquise et transmise depuis des millions d'années, qu'aucun être ni

aucune technologie ne devrait pouvoir aliéner, mais que pourtant, nous, citoyens, coupés de notre animalité et de notre nature sauvage, avons oubliée.

Perdue. En les observant, en les dévisageant, en constatant leur sagesse, je me rendis compte que mon admiration était la même que celle que je ressens aujourd'hui quand je retourne dans les montagnes de mon enfance, à Cuzco, dans les Andes, avec les vieux Quechuas et les guérisseurs andins ; ou bien encore quand je suis dans la jungle avec les chamans qui partagent avec amour leurs jardins botaniques à ciel ouvert, aux milliers de plantes, toutes aussi guérisseuses que mortelles si on ne les connaît pas. Eux ne maîtrisent pas la nature, ils la respectent, l'observent et, avec gratitude, ils lui empruntent ce dont ils ont besoin pour se nourrir, se soigner et se protéger, sans pour autant la dévaster.

Alors mon esprit s'évade encore une fois, j'essaie de comprendre : comment, et à quel moment tout a-t-il dérapé ? Pourquoi ? Comment nous, les urbains, et peut-être bien une grande majorité de Français, avons-nous perdu ces connaissances si précieuses ? À quel moment de la construction de notre société l'intellectuel, le penseur et l'urbain ont-ils été perçus comme supérieurs et plus accomplis que l'agriculteur et le connaisseur de la terre, eux qui permettent pourtant à tous de vivre de leur connaissance ? Pas plus les livres que l'argent ne nous alimentent, seule la connaissance parfaite et profonde de la terre est nourricière. Peut-être cela remonte-t-il à cette période très lointaine, lorsque pour ne plus avoir à perdre leurs familles, leurs récoltes et leurs animaux domestiques, nos ancêtres réglèrent le problème en se débarrassant de leurs prédateurs et en domestiquant la nature qui les entourait ? Alors, sans prédateur, ayant annihilé tout ce qui pouvait les mettre en danger, ils n'avaient plus à se protéger. Par conséquent, aujourd'hui, nous non plus, nous n'avons plus à nous protéger, si ce n'est de l'homme et de sa folie de tout détruire pour consommer encore et encore, plus et plus, toujours plus. Nous sommes notre propre et pire prédateur.

Endormis, nos sens se sont petit à petit atrophiés ! Dans l'artificial, nous avons oublié que nous étions nous aussi des animaux, peut-être des animaux dotés d'une intelligence particulière ; mais sans aucun doute

toujours des animaux. Aujourd'hui, nous sommes des êtres aux cinq sens bien définis ; et un sixième, en voie d'extinction... Ce sixième sens, l'instinct, notre voix intérieure, celle qui devrait nous guider, nous permettait, il n'y a pas si longtemps, à l'échelle de l'univers, de savoir quand le danger était proche, quand la terre allait trembler ou quand le ciel et les éléments allaient se déchaîner. Nous n'avions pas besoin de technologie pour savoir s'il allait pleuvoir ou si la récolte serait bonne. Nous acceptions aussi de ne pas tout maîtriser, la nature encore moins. C'était impossible. Nous respections la nature : si elle nous faisait certainement peur, nous l'envisagions comme un être à part entière ; un être que nous devions comprendre pour savoir ce qu'il voulait nous dire afin de nous protéger de ses colères.

Je ne prône pas le retour à l'âge de pierre, mais entre hier, aujourd'hui et demain, peut-être existe-t-il un juste équilibre à retrouver ? Un équilibre qui nous permettrait de rester des êtres pensants et spirituels, et de reconnaître la sagesse de la terre, ses éléments, bienfaits et surtout ce qu'elle nous donne ou pas. Nous pourrions l'aimer pour ce qu'elle est, sauvage et indomptable, et non pas pour ce que nous voudrions qu'elle soit : un tableau pour nous évader de nos quatre murs bétonnés ; un lieu paisible où nous, citoyens, fatigués de la ville, du béton, du bruit métallique, du stress, de la « non-vie », de notre jungle urbaine, ne viendrions que pour nous ressourcer.

Alors, en commençant ce sujet et en rencontrant ces gens qui savaient lire le langage des animaux, de la terre et de la nature, j'eus l'impression de retrouver quelque chose que j'avais bel et bien perdu. Si l'on m'avait auparavant laissée en pleine forêt, sans réseau ni GPS, j'aurais été morte de peur, sans savoir vraiment quoi faire pour trouver mon chemin ni comment réagir face à un animal sauvage. C'est à ce moment-là que je réalisai que, pour moi aussi, me promener en forêt, en France du moins, était jusque-là synonyme de rester bien gentiment dans les allées prévues à cet effet. Citadine. Je me souviens avoir ressenti une grande excitation en me retrouvant dans des lieux où il n'y avait pas de promeneurs du dimanche ; je devais définitivement me défaire de nombreux a priori pour être disponible au nouvel apprentissage de mes sens et de mon environnement ; en premier lieu je devais apprendre à me taire pour écouter la nature s'exprimer.

Autant reconnaître que le pari n'était pas gagné d'avance. Mais j'aime les défis. Ce jour-là, je suis donc partie *faire le bois* avec Noël, puis un autre jour avec Hourvari, puis Marcel, Francis, puis Karine, et tous les autres...

Je me souviens de la première fois en forêt de Fontainebleau, ce fut magique. La brume, les couleurs, les odeurs, le silence, le temps qui s'arrête, plus besoin de montre... ici, plus de statut social, plus de travail, plus de convenance... Juste les sens atrophiés qui, perdus, essaient de se reconnecter à un souvenir, mes yeux ne sachant plus scruter l'horizon ou le sol pour entrevoir un animal bouger ou observer sa trace ; mon ouïe ayant oublié comment percer le silence pour entendre une branche se briser, un tapis de feuilles s'enfoncer sous les sabots du cerf ou du sanglier ; mon odorat étant incapable de reconnaître les odeurs de la forêt et de la terre ; mon être tout entier ne sachant plus déchiffrer la présence ou le passage récent d'un animal sauvage. Je ne parle pas d'un animal que nous acceptons d'aller voir derrière les barreaux d'un zoo, ou bien d'un animal domestiqué ; je parle d'un animal qui était peut-être là, nous observant, à cet instant précis où nous faisons le bois pour le trouver.

Je me souviens d'être en Eure-et-Loire, en train de *faire le bois* en pleine forêt près de Dreux, avec Karine Leroy, *valet de limier* de l'Équipage Normand Piqu'hardi. Elle me montre du doigt un parterre de feuilles mortes en me disant qu'un animal vient de passer, la trace est fraîche. Je ne vois rien. « Mais si Céline, il est là devant toi ! » Non vraiment... Toujours rien. « Regarde, la feuille est légèrement inclinée ! » Inclinée ? Mais elles sont toutes pareilles pour moi. Elle me regarde, sourit et déplace ladite feuille – une parmi dix millions de feuilles identiques. Au sol effectivement, un *vol-ce-l'est*. Incroyable ! Bluffée, bluffée, bluffée...

Dès cet instant, mon appétit vorace d'apprendre, de sentir et d'embrasser le maximum de connaissances se réveilla. Un immense dictionnaire de pages blanches à remplir s'ouvrait à moi. Alors, les oreilles et les yeux grands ouverts, la bouche aussi fermée que possible, j'appris. J'appris que les vents d'est étaient très mauvais pour la *voie*, puis, dans un autre équipage j'appris que les vents d'ouest aussi pouvaient être mauvais. Pas facile de comprendre... En revanche, j'appris que dans la nature rien n'était figé ni inscrit dans le marbre, que tout dépendait du territoire. J'appris à reconnaître les *vol-ce-l'est* des six animaux chassés à courre, mais je suis encore incapable d'estimer l'âge et le sexe de l'animal, comme certains savent le faire. J'appris par ailleurs à reconnaître si la trace d'un animal est fraîche ou si elle a plusieurs heures, voire

si elle date de la veille. J'appris que les animaux de la forêt avaient des ruses fascinantes pour échapper à chacun de leurs prédateurs. Dingue !

Je pris surtout conscience que l'homme, notamment en France, par tranquillité, intérêt et confort personnel, s'était soustrait du cycle de la vie en bannissant de ses terres ses propres prédateurs – le loup, l'ours et le lynx. En faisant cela, il a laissé les grands animaux de la forêt sans prédateurs naturels et créé un déséquilibre. Nous sommes donc obligés aujourd'hui d'éradiquer la surpopulation d'animaux sauvages qui menace notre confort et la vision que nous avons de la nature. Je pris conscience que l'homme urbain préférerait et acceptait volontiers que l'animal sauvage soit tué et régulé au fusil (plus rapide et moins cruel à ses yeux, logique dans ce cadre de la moralisation de l'espace sauvage) plutôt que d'accepter que le chien en tant qu'animal carnassier, donc prédateur au même titre que les grands prédateurs disparus de nos terres, puisse juste être ce qu'il est intrinsèquement et revenir à son état sauvage. J'appris qu'une meute de chiens n'est ni plus ni moins la même chose qu'une meute de loups. J'appris que par où passaient les grands animaux de la forêt, toute la faune et la flore passaient – c'est ce que l'on appelle les couloirs écologiques. J'appris qu'ils avaient une sorte de « cartographie ADN », « une mémoire des lieux » et qu'ils connaissaient ainsi parfaitement leurs territoires, ce qui leur permettait justement de déjouer la traque de leurs prédateurs. C'est pour cela que les fins connaisseurs de la forêt et les vieux loups solitaires de la chasse à courre, après avoir passé toute une vie à observer la nature et les animaux, connaissent les parcours des animaux et leurs ruses ; ils savent où ils doivent se placer en forêt pour voir passer l'animal durant une chasse. Je pris conscience du fait que le chien était un animal sauvage et que sa vraie nature était d'être carnivore et non pas mangeur de croquettes. J'appris que s'il y a des panneaux de signalisation sur nos routes nous demandant de faire attention aux animaux sauvages, c'est parce que nous avons découpé et coupé la terre sans prendre en considération les animaux et leur habitat, la nature. J'appris, j'appris, j'appris... J'aurais encore tellement de choses à expliquer et à dire pour faire comprendre et entrevoir tous ce que ces hommes et ces femmes m'ont appris !

Moi qui croyais qu'en France les forêts étaient vides d'animaux, qu'elles n'étaient que cloîtrées par des grillages, lacérées par des routes goudronnées, polluées par des déchèteries clandestines, maltraitées et oubliées des hommes. Je réalise aujourd'hui que lorsqu'on ne vit pas au contact de la nature et de la forêt, on ne sait pas.

On sait que la forêt abrite des plantes, des arbres, des animaux, des insectes, des araignées, mais on n'a aucune conscience de tout ce qui constitue le monde animal ou le monde végétal, de l'interaction qui existe entre eux. Nous ne sommes plus conscients que la nature est un théâtre, le terrain de jeux, de vie ou de mort, de différentes espèces, de la plus immense à la plus microscopique...

C'est en France, dans mon petit appartement, que j'ai commencé ce texte ; frileuse et sans véritable conviction sur ce que j'allais écrire, un peu égarée tellement le sujet me semblait vaste, déconnectée, craintive de raconter n'importe quoi. C'est au Pérou, mon autre chez moi, que je le finis. Après une semaine dans les Andes, entre Cusco et la vallée sacrée, et mille kilomètres en bus dans l'immensité du désert, j'ai changé mon prisme et me suis reconnectée à mes racines, à ma relation avec la nature, celle dans laquelle j'ai grandi. Ici, impossible de domestiquer la nature ni les éléments. Vivre au pied des Andes ou face à l'Océan Pacifique nous rappelle chaque jour, perpétuellement, que nous ne sommes rien. En tout cas, pas plus qu'une fourmi, une vache, un rat ou un lion.

Ici, au Pérou, quelle que soit sa classe sociale, quand on sent le climat changer, on regarde le ciel et on voit les oiseaux s'affoler, on entend les chiens aboyer, tous en chœur, pendant de longues minutes ; on sait que la terre va trembler et qu'on ne peut que courir, se protéger, prier ou espérer que ces quelques secondes de déchaînement terrestre ne nous ôteront pas la vie. Quand l'océan se rétracte pendant plusieurs heures et que l'alerte au tsunami est déclenchée, comme cela arriva en Asie, on ne peut alors que se retirer dans les terres, se cacher, prier ou espérer qu'il se calmera sans dévaster nos biens les plus précieux, sans nous démunir de tout ce qu'on a construit. Quand on vit dans une zone pandémique, comme le nord du Pérou où vit aujourd'hui ma mère française du Berry, et qu'un tout petit moustique vient nous piquer ou piquer notre enfant, notre bébé, notre descendance, qu'il n'y a rien autour de soi à moins de quatre heures de route et qu'en très peu de temps, on le voit dépérir, on est conscient qu'on n'est rien. S'il est vrai que nous, humains, avons besoin de la nature, la nature, elle, n'a pas besoin de nous. Elle nous survivra.

Alors, à quoi cela nous sert-il de courir derrière un bien-être matériel fictif, qui peut en quelques secondes nous être retiré par le déchaînement de cette nature même que nous croyons maîtriser ?









